

TRIBUNE DE CAUX

changer

Mieux comprendre l'Iran

Zimbabwe: la percée



ESSO SHOP

Tout pour
votre voiture!

changer

TRIBUNE DE CAUX

Commandez
la collection reliée
1979
à nos adresses

Les douze numéros de
l'année écoulée réunis sous
une présentation solide et
élégante
Un document utile

Fr.s. 20. -

50 FF

changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle

publiée par le Réarmement moral

Commission paritaire de la presse : N° 62060

Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.

Administration, diffusion : Nancy de Barrau, Paulette Burnier, Maurice Favre, Hélène Golay, Marcel Seydoux. **Société éditrice :** Editions, théâtre et films de Caux S.A., Lucerne (Suisse).

Imprimerie : Publications Périodiques Spécialisées, 01600 Trévoux (France).

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.

Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.

Tél. (022) 33.09.20.

ABONNEMENTS ANNUELS (12 numéros)

France : FF 50 ; Suisse : Fr.s. 24. -

Belgique : FB 380 ; Canada : \$ 12. -

Autres pays par voie normale : FF 55 ou

Fr.s. 30. - . Pays d'outre-mer, par avion :

FF 65 ou Fr.s. 32. - . Prix spécial étudiants,

lycéens : FF 25 ; Fr.s. 15. - ; FB 200.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 123, rue Th.-De Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat de 3250 francs CFA (abonnement avion) ou 2750 francs (par voie maritime) à « Changer » (68, bd Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T La Source, France.

Que veut le Réarmement moral ?

La refonte de la société ne peut s'opérer en définitive que par la transformation des hommes. Tel est le principe.

Une école du changement où les hommes apprennent à rechercher la volonté divine, à respecter les valeurs morales et à les rendre contagieuses. Tel est le cheminement.

Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir les hommes de leurs préjugés et de leurs haines jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les relations internationales. Telle se présente l'action sur le terrain.

Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs décennies par des personnes animées par l'idéal chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des hommes de toutes croyances dans un respect mutuel et en vue d'un combat commun pour un avenir meilleur.

La peur et l'espoir

Au moment où nous abordons une nouvelle décennie, il semble que la peur soit en train de s'infiltrer à nouveau dans nos villes et dans nos foyers. Pas seulement la peur du déchaînement des forces cosmiques, ni celle que suscite l'augmentation de la criminalité. Plus diffuse, elle est alimentée par les flots de mauvaises nouvelles dont nous abreuvons les médias, par les incertitudes de la vie quotidienne dues à la situation économique et par les prédictions fantaisistes qui semblent souvent trouver des oreilles attentives.

Mauvaise conseillère, elle apparaît quand nous nous sentons incapables d'agir face à la menace, ou devant le désarroi de ceux en qui nous plaçons notre confiance. Avec ses

compagnons, le cynisme et le pessimisme, elle s'installe en nous d'autant plus facilement que nous renonçons à lutter.

Ressaissons-nous. Ouvrons les yeux. Tout en restant lucides, sachons percevoir les signes d'espoir, antidotes de la peur, là où ils sont : dans nos décisions personnelles ; dans les actes simples d'obéissance de milliers d'hommes et de femmes ; et répétons avec le poète et prophète qui a redonné courage au peuple juif captif à Babylone :

*Ne vous souvenez plus d'autrefois,
Ne songez pas aux choses passées.
Voici que je vais faire du nouveau
Qui déjà paraît, ne l'apercevez-vous pas ? (1)*

(1) Esaïe 43, 18-19.

Pétrole : à quand la concertation ?

Exemplaire, la prestation de M. André Giraud, ministre français de l'Industrie, lors de l'émission des *Dossiers de l'écran* consacrée au pétrole. Il a non seulement centré toutes ses interventions sur la nécessité criante d'une concertation globale entre pays producteurs et consommateurs mais, sans pour autant masquer les points de divergence, il a fait

preuve, face aux représentants de l'O.P.E.P., d'une courtoisie et d'une sensibilité qui méritent d'être soulignées. Ont-elles trouvé un écho parmi ses interlocuteurs ? Il est difficile de le dire. Mais avec un tel état d'esprit, la coopération mondiale pourrait faire de grands bonds en avant.

Méridien

DANS CE NUMERO

Page 4 : *Mieux comprendre l'Iran. Bon observateur du monde musulman, Peter Everington analyse certaines des causes historiques de la crise actuelle.*

Page 7 : *Une solution est mise en place à Salisbury. Sera-ce la fin de la guerre au Zimbabwe ?*

Page 9 : *Rajmohan Gandhi, le petit-fils du Mahatma, candidat aux élections législatives indiennes*

Page 15 : *Rencontre à Bruxelles*

Notre couverture : *La grande mosquée de Qom, en Iran (en haut), et les chefs du Front patriotique du Zimbabwe, MM. Mugabé et Nkomo, à la table de négociation à Londres (en bas).*

À TRAVERS CHAMPS

Un puzzle

La photo aérienne de ce paysage normand ressemble à un puzzle où chaque morceau — plages claires des champs cultivés, teinte pâle des prés fauchés, taches sombres des herbages — est séparé du voisin par le cours sinueux des ruisseaux, le dessin irrégulier des haies vives, le tracé des chemins reliant les fermes isolées.

Mais c'est d'un plus vaste tableau que nous parlait notre jeune voisine... Ses quatre enfants, son mari qu'elle seconde dans sa grande ferme, sa maison, son jardin potager et les canards sur l'étang ne limitent pas son horizon.

« Pour moi, dit-elle, c'est l'humanité entière qui est un immense puzzle, une infinité de pièces, chacune différente par sa forme et sa couleur et chacune indispensable. Ça et là, on voit des arrangements se produire... Des êtres se reconnaissent tels qu'ils sont. Ils se retournent ou changent de position. L'amour parfait les réunit de proche en proche et un petit coin du grand dessin apparaît. »

Ce qui retarde l'achèvement du tableau, c'est la difficulté pour chaque élément d'admettre que sa forme biscornue ou sa couleur particulière, remise à sa place, complèterait celle du voisin. Il lui faut recourir à la passion du joueur, penché au-dessus de la table, qui saisit les caractères séparés, les oriente, les rapproche et les enclenche pour reconstituer l'image parfaite de la création.

Philippe Schweisguth

Abonnés et lecteurs

de « Changer »

Participez à la campagne de promotion 80

Comme chaque année, notre mensuel lance à partir du mois de janvier une vaste campagne d'abonnements. Chacun de vous peut y participer. Voir les modalités en pages 13 et 14 de ce numéro.

DEUX sujets retiennent notre attention en ce début d'année 1980. L'un figure de façon presque obsessionnelle au cœur de l'actualité jour après jour : la crise iranienne. Nous nous attachons, non pas à analyser la situation présente, mais, par les réflexions d'un correspondant à Londres, ami de l'Islam, à mieux comprendre les raisons qui ont mis à vif les sentiments

xénophobes d'un peuple longtemps soumis aux aléas de la politique des grandes puissances.

L'autre sujet – l'accord récemment conclu au sujet du Zimbabwe – a été peu traité en profondeur par les analystes politiques de langue française. Et pourtant, ce dénouement, certes fragile, d'une guerre vieille de quinze ans, pourrait marquer un tournant dans l'avenir de l'Afrique australe, donc de l'Afrique tout entière.

Un ami de l'Islam nous aide à lire l'histoire

Comprendre l'Iran aujourd'hui

par Peter Everington

Lorsque Napoléon tenta de se substituer aux Britanniques dans leur rôle impérial en Inde, il commença par envoyer une légation à Téhéran dans l'espoir de les concurrencer et de s'attirer les faveurs de Baba Khan, roi de Perse.

Au moment de la deuxième guerre mondiale, le chah Reza annonça la neutralité de son pays, mais les alliés le jugèrent pro-allemand. A quatre heures du matin, un jour de 1941, les ambassadeurs de Grande-Bretagne et d'U.R.S.S. réveillèrent son premier ministre pour lui apprendre que leurs nations avaient déclaré la guerre à l'Iran et qu'ils commençaient à l'instant même l'invasion du pays.

Alors que la Grande-Bretagne se retirait en 1945, l'U.R.S.S. demeurait en Azerbaïdjan, iranien et une république communiste y fut proclamée jusqu'à ce que Staline se vit contraint par l'O.N.U. de retirer ses troupes.

Quelques années plus tard, dans le ferment de passion qui a marqué l'ère Mossadegh, tandis que le K.G.B. travaillait à la main mise soviétique sur l'Iran, l'Amérique permettait le retour au pouvoir du chah par le truchement d'un coup d'Etat appuyé par la C.I.A.

Ainsi les Iraniens, dont la mémoire s'enorgueillit des fastes d'un empire qui s'étendait de l'Inde à l'Egypte, ressentent-ils de l'amertume à être considérés comme des pions dans la stratégie impériale ou idéologique de quelqu'autre puissance. Tout au cours de l'histoire, ils ont réagi de deux façons aux convoitises étrangères.

Tout d'abord, ils ont cherché à se

rendre aussi forts que les Européens sur le plan économique et militaire. Copiant leurs méthodes, ils se sont efforcés de les prendre à leur propre jeu. Le quadruplement du prix du pétrole en 1973-74 a attiré à la cour impériale, à la grande délectation du peuple iranien, une procession de chefs d'Etat empressés. Les habitants de la Perse ont dû éprouver des sensations analogues en l'an 256 lorsque leur roi Sapor I^{er} fit prisonnier l'empereur romain Valérien à la bataille d'Edesse. Et rappelons que l'Iran peut se glorifier d'une monarchie presque ininterrompue pendant 2 500 ans – un record qui surpasse celui des tsars de toutes les Russies.

A certains moments, lorsque le gouvernement central s'est affaibli, des groupes ethniques régionaux ont affirmé leur indépendance. Lorsque les Britanniques ont entrepris, en 1900, leur prospection pétrolière dans la région sud-ouest de la Perse, ils ont conclu les accords les plus importants directement avec la tribu des Bakhtiars et avec le chef arabe du Khouzistan. A d'autres moments, les forces islamiques se sont soulevées contre les abus du chah. En 1890, lorsque l'empereur Nasser Eddin, au préjudice des marchands du bazar, vendit le monopole du tabac à une compagnie anglaise, les leaders religieux de l'époque ont enjoint la population de cesser de fumer. L'ordre fut suivi si massivement que le chah n'eut d'autre choix que de résilier le contrat.

Les événements de 1978-79 se situent donc dans tout un contexte historique créateur de xénophobie. Cependant, la révolution iranienne a aussi été attisée par le conflit des idées : l'impact agressif de la culture occidentale d'une part, le réveil musulman de la période post-coloniale d'autre part.

L'influence « permissive » de l'Occident

On peut se demander pourquoi le chah a montré tant de mépris à l'égard du laisser-aller occidental tandis qu'il l'encourageait dans son propre pays. A Ispahan et à Chiraz, les deux principaux foyers du génie artistique de l'Iran, le regard du visiteur ne pouvait s'empêcher d'être attiré par le déferlement de publicité qui marquait, tous les cinq cent mètres, le voisinage des cinémas projetant des films pornographiques italiens. Les centaines de jeunes hommes qui se répandaient périodiquement sur les trottoirs, à la sortie des projections, laissaient une impression de violence latente. « Si ces foules se trouvaient entraînées dans quelque manifestation, commentait-il y a quelques années un Européen de passage à Chiraz, ils seraient capables de mettre à sac des villes entières. » Quant aux femmes de Téhéran, certaines d'entre elles parmi les plus sophistiquées n'hésitaient pas à adopter les modes vestimentaires occidentales de la plus suggestive vulgarité.

Depuis cent ans, les missionnaires chrétiens n'ont guère converti de musulmans. Mais durant les quinze dernières années, les éléments érotiques de la culture occidentale, commercialisés avec agressivité, ont imprégné les mœurs de centaines de milliers de jeunes musulmans, en Iran et ailleurs, et ont converti des centaines de leurs enseignants à l'idée freudienne d'oblitération du sentiment de culpabilité.

Sans doute les Iraniens ont-ils toujours porté en eux leur part d'instinct « permissif », mais une opinion assez répandue estime que le chah a encouragé ses compatriotes à savourer les fruits d'une culture libertaire dans le dessein de détourner leur attention de l'absence de liberté politique. L'étudiant de Téhéran pouvait ainsi se permettre ses nuits de folie en ville mais, au matin, c'est sous le regard scrutateur de plusieurs gardes et agents de la Savak qu'il franchissait les portes étroites de l'université.

De son côté, le chah, lui-même de morale libérale, se souciait peu de modérer les débordements corrompus de sa propre famille et de son entourage. Les chefs religieux ont ainsi pu faire fond sur le dégoût provoqué par l'élite régnante, mais aussi sur la mauvaise conscience d'une populace qui s'était laissée entraîner de longue date dans des pratiques non-islamiques.

Que réserve l'avenir aux jeunes Iraniens ? Ils ont fait preuve, dans leurs affrontements avec l'armée, d'un courage extraordinaire. Mais les ayatollahs auraient raison de rappeler les paroles prononcées par le prophète Mahomet lorsqu'il retourna avec ses disciples à Médina après la première victoire décisive des musulmans à Bédér : « Après le petit *Djihad* (combat), voici le grand *Djihad*. » Voyant le trouble de ses compagnons, il leur expliqua qu'il était plus facile de gagner la bataille des armes que de laisser la destinée divine maîtriser la corruption de leur propre nature et de leur communauté.

Dans ce plus grand combat, les chefs les plus sincères, et ils sont nombreux, ont besoin d'encouragement : il leur faut aussi du temps pour qu'apparaissent les résultats.

Les aspirations musulmanes

L'islamisme iranien militant doit être considéré dans le contexte du réveil islamique qui se manifeste dans bien des pays.

Les pays musulmans qui ont été colonisés se sont souvent trouvés aux portes de l'indépendance avec une élite politique et administrative formée à l'occidentale et conservant des liens étroits avec l'Occident. Ce fut le cas notamment de la

Malaisie, du Pakistan et de la Tunisie. Le Tchad, en majorité musulmane, avait un président chrétien. Ces nouveaux Etats ont adopté un code civil inspiré des modèles occidentaux. Lorsque la Turquie est devenue un Etat laïc, Ataturk a choisi le système juridique suisse. Le chah d'Iran a opté pour la loi française. Son pays n'était pas une colonie, mais est resté tributaire du traité secret russo-britannique de 1907 qui divisait l'Iran en deux zones d'influence. La Grande-Bretagne s'assurait ainsi le contrôle des champs de pétrole du sud. Les Iraniens estimaient donc que leur libération passait par la nationalisation du pétrole et par la fixation du prix du brut. Au même moment, ils ont éprouvé un certain malaise du fait que dans les années soixante et soixante-dix, l'optique de leurs dirigeants subissait de plus en plus l'influence américaine.

Les musulmans militants s'efforcent de remplacer le code civil par une loi dérivée du Coran. Ils ne considèrent pas la

frontière nationale comme la limite de leurs loyautés. Ils se tournent d'une part vers leur passé historique, d'autre part vers l'avenir, vers l'*umma*, la communauté de tous les peuples musulmans, un concept qui s'apparente à celui de la chrétienté.

Pour les musulmans iraniens, l'idée d'*umma* implique notamment un sentiment d'identification aux Palestiniens comme aux habitants de Mindanao (musulmans des Philippines) et d'appartenance à la grande famille de l'Islam. Après tout, les Européens et les Américains n'éprouvent-ils pas, dans leur héritage spirituel commun, une préoccupation légitime envers les peuples d'Irlande, du Québec et de Pologne ?

Le facteur marxiste

En novembre 1978, l'un des compagnons de l'ayatollah Khomeini est venu de France à Londres pour prendre la parole

La force de l'*umma*, la communauté de tous les peuples musulmans, soutient les Iraniens

Notre cliché : prière publique devant l'ambassade américaine à Téhéran





Un contexte historique créateur de xénophobie
une manifestation populaire durant la prise d'otages

devant 500 étudiants iraniens réunis sous l'égide de la société islamique. Après avoir condamné le régime du chah, il a esquissé la société islamique de l'avenir qui, pour lui, devait pleinement assurer la dignité de chaque citoyen. Ensuite, un député travailliste britannique monopolisa le micro pendant une heure, attisant la flamme de la haine envers le chah et son gouvernement. Il termina en suppliant l'auditoire de donner aux marxistes leur part de pouvoir. Le public, de toute évidence, était divisé entre les musulmans, les marxistes et ceux qui ne voyaient pas la différence.

Il est difficile à l'heure actuelle de mesurer pleinement le rôle que les marxistes ont joué dans la conception et l'accomplissement de la révolution. Il est certain que la grève décisive des ouvriers du pétrole, déclenchée alors que le chah s'accrochait encore au pouvoir, est due à la qualité d'organisation des marxistes. Etant donné que l'un des principaux objectifs de l'Union soviétique consiste à discréditer les Etats-Unis au Moyen-Orient, on peut en conclure que les actes les plus extrêmes de la révolution ont tourné à l'avantage de l'Union soviétique.

Dans les années soixante, la réforme agraire et d'autres mesures radicales prises par le chah ont amélioré sensiblement les conditions de vie de millions de ses compatriotes, ravissant l'initiative aux communistes. Par la suite, cependant, l'effet des tirades anticomunistes de l'empereur — qui se retrouvent dans ses mémoires — a été annulé par la corruption qu'il a tolérée dans son entourage et par le luxe ostentatoire dont il jouissait lui-même.

L'Europe et l'avenir

Au début des années soixante-dix, le représentant d'une importante société française à Téhéran se plaignait du fait que la direction de sa propre entreprise, ainsi que des Iraniens, le pressaient de distribuer des pots-de-vin. « Si je ne le fais pas, faisait-il remarquer, les Allemands, les Hollandais, les Britanniques ou les Japonais le feront à ma place et emporteront les contrats. Résultat : je perdrai ma place. »

Quelqu'un lui suggéra : « Pourquoi ne pas demander l'aide de la section commerciale de votre ambassade ? »

— C'est justement elle qui me dit qui soudoyer et quel doit être le montant ! »

Certains tirent argument, comme le faisait valoir l'ambassadeur d'un pays de la C.E.E., du fait que « c'est là une coutume iranienne ». Mais n'est-ce pas aussi une coutume européenne et américaine ?

Pour comprendre la situation iranienne, il convient d'arrêter suffisamment notre regard sur le passé. Un changement était inévitable.

Comme l'a dit en novembre 1978 M. Yazdi, avant qu'il devienne ministre des Affaires étrangères du gouvernement Bazargan : « Toutes les nations ont recherché en Iran leur propre intérêt. Personne ne se soucie vraiment de nos aspirations. »

Quand on rencontre des mollahs iraniens, ou d'autres hommes de foi, on perçoit chez quelques-uns d'entre eux des manifestations spontanées d'amitié. Chez d'autres, une attitude d'hostilité envers l'occidental ou le non musulman. Cependant, le simple aveu de notre part que, depuis les croisades, les Européens ont souvent fait montre de mépris à l'égard de l'Islam et que nos pratiques commerciales ont souvent contredit l'esprit chrétien, éveille l'intérêt dans l'esprit le plus méfiant.

Face à un tel témoignage d'humilité, un mollah d'Abadan a aussitôt cité ce verset du coran : « Si ceux qui sont croyants pratiquent l'intégrité, le Miséricordieux leur donnera de l'affection les uns pour les autres. »

Dans les relations futures avec le monde musulman, nous assisterons certainement à de nombreuses crises ponctuelles : certaines d'entre elles, comme c'est le cas pour la prise en otage de diplomates, pourraient, si nous ne faisons pas preuve d'un tact exceptionnel, conduire à une guerre mondiale. Mais notre tâche à long terme est d'étudier l'esprit musulman, de comprendre les blessures que nous lui avons infligées, et d'aider le monde de l'Islam à enrichir l'humanité de son apport le plus noble.

Voilà une tâche qui requerra des hommes convaincus. Si les nations américaines et européennes mettaient cet état d'esprit au cœur de leur politique, ce serait de la part de la chrétienté un acte de véritable désintéressement qui marquerait de digne façon l'aube du XV^e siècle de l'Islam.

Peter Everington

PHOTOS : British Information Service : pages 1, 7 ; Bureau/Sygma : 6 ; Channer : 9 ; Keler/Sygma : 1 ; L. Las-serre : 10 ; Ledru/Sygma : 5 ; La Voix du Nord : 12.

Après la signature de l'accord à Londres

Rhodésie : la paix au bout du chemin ?

A Londres, l'hiver a investi les jardins publics. Les oiseaux avertis se sont envolés en voyages organisés vers les pays du soleil, confiant la sécurité de Lancaster House, le siège de la conférence sur le Zimbabwe-Rhodésie, aux mains d'une garde omniprésente, blottie sous des guérites de plastique, abri dérisoire contre les pluies de décembre. Pendant treize semaines, on a marché sur la corde raide, maintenant il faut plier le chapiteau. L'action se passe, désormais, sur sol africain.

Après ces interminables discussions, les délégations doivent être épuisées. Mais la Rhodésie l'est encore plus : ces trois derniers mois ont coûté la vie à 1 650 personnes. Les pays voisins sont aussi épuisés : ils paient cher leur participation au conflit. Les récents raids en territoire zambien avaient manifestement pour but moins de détruire les guérilleros que de ruiner l'économie zambienne et d'encourager le Président Kaunda à retirer ou à modifier son soutien au Front patriotique. Ils ont amené son pays au bord de la famine et détruit tous les liens de la Zambie avec le monde extérieur, sauf ceux en direction du sud, qui peuvent être tranchés selon le bon vouloir du gouvernement rhodésien.

A l'heure où ces lignes sont écrites, le nouveau gouverneur britannique, Lord Soames, vient d'arriver en Rhodésie. Le parlement britannique ajournera ses débats échauffés sur l'économie et l'état de l'industrie pour donner priorité au projet de loi sur la Rhodésie qui, pour une fois, unira les voix des deux côtés de la Chambre des Communes.

Un contingent de 1 200 soldats, fourni par la Grande-Bretagne, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, le Kenya et Fidji, se tient prêt à partir. Sa tâche ne sera pas aisée : elle consistera à superviser le cessez-le-feu, dont Lord Carrington, chef du Foreign Office, espère qu'il pourra prendre effet dans la semaine ou les dix jours qui suivront l'accord final à Londres.

La paix semble assez proche maintenant pour rendre malaisé un retour du pendule, mais le Front patriotique trouve encore quelque défaut au plan britannique. Alors que l'armée rhodésienne garde intact le réseau des centaines de

par Andrew Stallybrass

Pour respecter les délais de publication, notre correspondant à Londres a dû nous envoyer cet article avant la conclusion des négociations de Londres. Un certain chemin a été parcouru depuis, puisque la signature de l'accord est intervenue le 19 décembre. Certains détails de l'article doivent donc être lus avec le recul nécessaire.

bases dont elle dispose, le Front devra concentrer ses forces dans une quinzaine de bases seulement. Ces rassemblements de troupes ne constitueront-elles pas des cibles parfaites en cas d'échec du cessez-le-feu ? Le Front demande en outre que les forces aériennes rhodésiennes soient interdites de vol, et il considère enfin que l'effectif des forces du Commonwealth n'est pas suffisant. Sur ces deux derniers points, l'équipe du Foreign Office sera peut-être prête à assouplir ses positions.

L'hypothèque sud-africaine

La participation militaire sud-africaine, reconnue par le premier ministre de ce pays, M. Botha, fournit un autre sujet de méfiance, même de fureur. On signale en effet que deux bataillons défendent les « lignes de communication », tandis que d'autres Sud-Africains pilotent des hélicoptères, ces véritables bêtes de somme de la guérilla. Dès que l'accord sera signé, les Sud-Africains devront partir mais leur aide actuelle n'encourage guère les autres Etats africains à voir en l'évêque Muzorewa, jusqu'ici chef du gouvernement issu

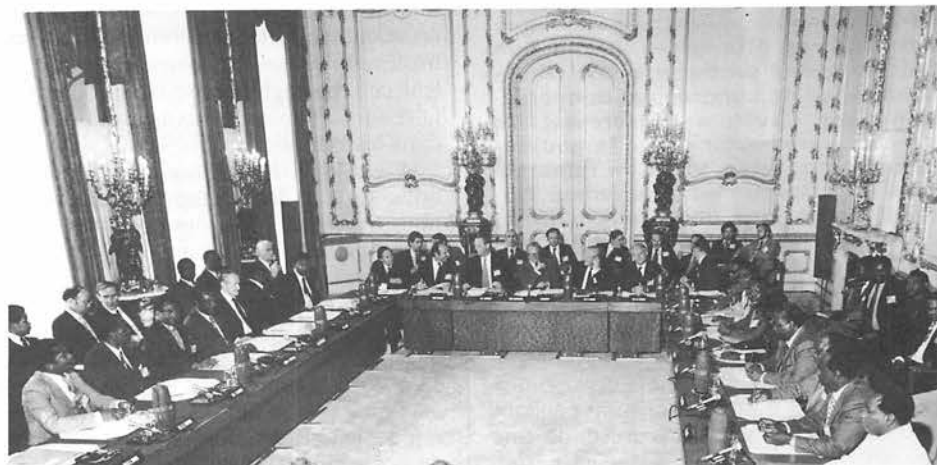
de l'accord interne, un libérateur authentique.

Plus important que les détails encore en suspens est la question de la confiance, ingrédient indispensable à toute tentative de mettre fin à la guerre et de conduire le pays à des élections vraiment démocratiques. Si l'urne est appelée à remplacer le fusil sans qu'il y ait un changement des motivations et une rencontre des esprits, on ne peut espérer au mieux qu'une paix transitoire.

Du côté du passif, on dit que le gouvernement de l'évêque s'emploierait à augmenter de 10 000 à 25 000 le nombre des auxiliaires militaires, tandis que le Front patriotique ferait affluer dans le pays tous les hommes qui s'entraînaient dans les bases situées en Zambie et au Mozambique.

Du côté de l'actif, il faut signaler les centaines de détenus politiques libérés qui incluent tous les hommes politiques réputés durs, certains d'entre eux ayant derrière eux près de vingt ans d'emprisonnement. Les deux camps préparent les élections : le fait même que le Front patriotique organise sa campagne, malgré les entraves des lois de sécurité, est encourageant. Le fait que l'évêque, quelques mois à peine après avoir remporté une élection que la plupart des observateurs étrangers ont estimée juste, soit prêt à passer la main à un gouverneur britannique et à retourner devant les électeurs, est considéré par Lord Carrington comme l'étape la plus importante de la conférence. Silas Mundawarara, adjoint de l'évêque durant les négociations, a complimenté le Front pour son acceptation du cessez-le-feu et a félicité ses « frères du Front patriotique ».

Et n'oublions pas le retournement le



La table de négociation : à gauche, l'évêque Muzorewa et sa délégation ; en face, les Britanniques ; à droite, des représentants du Front patriotique.

plus spectaculaire : Ian Smith, vieilli, architecte de l'indépendance unilatérale de la Rhodésie, a déclaré qu'il était prêt à travailler avec le Front patriotique si ce dernier remportait les élections.

De nombreux facteurs ont rendu possible une perspective de paix après des années si dramatiques. Les Etats de la Ligne de front (Zambie, Tanzanie, Mozambique, Angola et Botswana) ont exercé des pressions discrètes sur le Front patriotique qui, bien sûr, dépend beaucoup de leur soutien. Même le Mozambique marxiste reconnaît la nécessité de recourir à la technologie des blancs et, donc, de susciter leur confiance. Dans certains secteurs, il emploie encore des techniciens sud-africains, qui font chaque jour l'aller et retour par avion.

L'étonnant esprit de la conférence du Commonwealth à Lusaka (voir Tribune de Caux n° 95) a continué à faire sentir son influence : le secrétaire général du Commonwealth, M. Ramphal, a joué un



Lord Carrington, ministre britannique des Affaires étrangères, à qui l'on doit en bonne partie le succès de la conférence de Londres, en conversation avec l'évêque Muzorewa. Ce dernier, après avoir dirigé le gouvernement rhodésien, vient de remettre tous les pouvoirs au gouverneur britannique désigné pour deux mois et chargé de préparer de nouvelles élections.

rôle de médiateur dans les coulisses. L'absence, toute africaine, de formalisme — les réunions dans le bureau personnel de Kaunda, les messages transmis pendant le service religieux dans la cathédrale, une session plénière tenue pendant un barbe-

cue — a peut-être même déteint sur la sobriété traditionnelle du Foreign Office. A Londres, le décorum faisait partie du cadre, mais il s'y est ajouté aussi la bonhomie, la combativité et une adroite diplomatie du risque.

Stephen Solarz, président de la Commission « Afrique » à la Chambre des représentants américains, a émis l'idée que Lord Carrington méritait le prix Nobel de la paix : il a salué en cette conférence « l'un des succès diplomatiques les plus remarquables de la période d'après-guerre ». « Un triomphe personnel » commentait plus prudemment l'évêque Muzorewa, qui ajoutait cependant, toujours à propos de Lord Carrington : « Sans ses qualités de diplomate et de chef d'Etat, nous n'aurions jamais pu faire des progrès aussi substantiels à Lancaster House. »

Alors que les dirigeants du Front patriotique, non sans une certaine causticité, s'adressent à Carrington avec la formule de politesse « Our Lord » (littéralement : notre maître), le fâcheux exemple de la distinction attribuée à MM. Kissinger et le Duc Tho après le cessez-le-feu vietnamien reste encore trop frais à notre mémoire : le prix Nobel est sans doute prématuré.

Il y a encore des forces sinistres dans les

deux camps qui chercheront tout prétexte pour casser l'accord. Mais il y a aussi une bonne volonté, et une volonté tout court, chez des centaines de milliers de Rhodésiens désireux de le rendre opérant. Ils ne pardonneront pas facilement à ceux qui voudraient encore prolonger leurs souffrances.

Pour certains, il est à craindre qu'une victoire du Front patriotique ne provoque un coup d'Etat de la droite, soutenu par l'Afrique du Sud. Mugabe, un des chefs du Front, a déclaré qu'il n'imaginait pas qu'il puisse connaître la défaite si les élections sont équitables. Si les élections sont truquées, le Front patriotique ne pourra être que perdant, et il ne lui restera alors qu'une solution : poursuivre la lutte.

Des élections libres et justes ne donneront sans doute pas de majorité absolue à l'un ou l'autre des partis en présence. Ce sera donc soit l'échec, soit la coalition. Ce qui nous ramène au travail discret de ceux que la BBC et le *Guardian* appellent les « intermédiaires ». Dans les coulisses, les artisans de la réconciliation et de la guérison n'ont pas été inactifs. N'entretenons pas d'illusions : il faudra plus qu'une feuille de papier signée à Londres pour que naisse la paix.

UN LIVRE UNE IDÉE

Les Raisons de l'espoir

de Georges-André Chevallaz

On ne peut manquer d'être impressionné lorsque des ministres en exercice (ou des présidents) réussissent à écrire des livres. Où diable en trouvent-ils le temps ? On sait que M. Georges-André Chevallaz, ministre des Finances et nouvellement élu président de la Confédération suisse, est un lève-tôt et ses compatriotes se rappellent ce reportage télévisé où on le voyait faire son « jogging » à six heures du matin dans les brumes bernoises.

A vrai dire, *Les Raisons de l'espoir* (1) nous sortent des brumes fédérales pour nous livrer des réflexions générales sur la condition de gouverner, sur l'homme, l'Etat et la société. L'auteur répond, en historien, en philosophe même, aussi bien qu'en homme plongé dans l'immédiat, aux questions incisives que lui pose Claude Jaquillard. D'entrée de jeu, le débat est placé sur « le conflit de l'Etre et du Faire, qui demeurera toujours le grand problème de nos cheminements terrestres ».

Bien qu'elle ne cherche pas à conclure cette grave question, la réflexion est passionnante, car on sent tout au long qu'elle est forgée à chaud par les tâches et les combats quotidiens. Les révolutions n'ont pas répondu à l'espoir qu'on mettait en elles. Il faut donc une approche plus pragmatique, plus raisonnable, plus « suisse » dans le meilleur sens du terme, pourrait-on dire en résumé.

« Dans votre action politique, quelles sont les valeurs sur lesquelles vous ne transigez jamais ? » Loyauté, collaboration, habileté même. On aurait espéré davantage. Car agir selon des critères immuables auxquels la conscience est attachée, n'est-ce pas justement concilier l'Etre et le Faire ? C'est de cette fusion que naîtraient les vraies révolutions... même en Suisse !

Ch. Piguet

(1) Editions de l'Aire, Lausanne.

Rajmohan Gandhi se lance dans l'arène politique

Trois ans après avoir renversé le régime dictatorial d'Indira Gandhi et confié le pouvoir à la coalition de partis démocratiques formant le *Janata* (parti du peuple), l'électorat indien est à nouveau sollicité et devra se rendre aux urnes, au début du mois de janvier, pour élire une nouvelle assemblée du peuple (*Lok Sabha*). Une fois de plus, la plus grande démocratie du monde se trouve à la croisée des chemins. En effet, durant ses deux années d'exercice du pouvoir, le gouvernement du parti *Janata*, dirigé par M. Desai, n'a pas répondu à l'espoir que le peuple indien avait placé en lui lors du remarquable sursaut de mars 1977. Renversé au printemps dernier, en partie à cause de son incapacité à préserver l'unité du parti et à lui donner un programme cohérent, M. Desai a été remplacé par M. Charan Singh, qui fut lui aussi rapidement mis en minorité et qui, depuis août 1979, expédie les affaires courantes.

Le scrutin du 7 janvier se déroulera sur une scène politique complètement remaniée : scissions et alliances, souvent hétéroclites, aboutissent à l'affrontement de trois forces politiques : Le Congrès (I) de Mme Gandhi – I pour Indira – le *Janata* et une coalition rassemblée autour

du Premier ministre sortant, M. Charan Singh, composée de fractions des deux autres partis. D'où son nom, prêtant à confusion, de *Congress* (U) – *Janata* (S).

Bien que la classe politique indienne se soit peu renouvelée au cours des dernières décennies, l'élection se jouera peut-être plus sur la valeur et la crédibilité des candidats et des ténors des différents partis que sur leur programme.

Après avoir mené dans l'hebdomadaire *Himmat* un combat incessant et courageux contre certaines pratiques politiques et pour le maintien des valeurs fondamentales de la démocratie, Rajmohan Gandhi vient de décider de se lancer personnellement dans la vie politique active sous l'étiquette du parti *Janata*.



Voici les principaux extraits de l'éditorial de *Himmat* dans lequel il expose les raisons de sa candidature.

« Pourquoi je suis candidat »

Un homme comme moi devrait-il tenter de conquérir un siège parlementaire ? Certains milieux, que je respecte, nourrissent des préventions contre la politique parlementaire. Ceux qui se pressent aux portes des assemblées législatives, dit-on, sont des égoïstes et il est considéré de bon ton de ne pas trop se mêler à eux. Se déclarer candidat serait faire preuve de vanité et de convoitise.

Ces arguments portent (...), pourtant la politique nous concerne tous. Elle pénètre nos cuisines, et nos âmes, surtout quand nos libertés sont bafouées ou que des mensonges sont proférés en haut-lieu.

Bien que la politique attire le mépris, n'a-t-elle pas aussi besoin d'être purifiée ? Des hommes honnêtes, au nom des simples citoyens, ne devraient-ils pas chercher à reconquérir les allées du pouvoir, envahies par les égoïstes et les usurpateurs de bas étage ?

En outre, ceux qui s'engagent dans cette voie s'exposent à l'incompréhension et, ce qui est pire, aux tentations de la vanité et de la cupidité. Ils auront à faire la guerre à des ennemis extérieurs comme à l'ennemi qui est tapi au cœur de chacun.

C'est en toute conscience des risques encourus que j'ai décidé de me lancer dans l'arène politique, à toute fin d'en combattre les laideurs (...).

Il me tient également à cœur d'aider à faire du Janata l'instrument que souhaite le peuple indien, un parti accessible à tous, aux structures internes pleinement démocratiques, sans cloisonnements intérieurs,

porté vers la critique des maux dont souffrent notre monde politique et notre société. Je voudrais voir s'élaborer au sein du Janata une idéologie à laquelle chaque Indien puisse souscrire : je voudrais voir le parti se doter d'un véritable pouvoir judiciaire qui vienne doubler son exécutif.

Le nouveau millénaire qui s'instaurera avec l'an 2000 verra-t-il l'Inde se diriger vers une « nouvelle frontière » ? Ou verrons-nous la pauvreté et la prévarication – tenaces, cruelles, tentaculaires – continuer de saper le pays ? Une politique nouvelle allègera-t-elle le fardeau qui pèse sur les épaules du citoyen indien ? Ou la politique d'hier se perpétuera-t-elle, l'enfonçant davantage dans la servitude et la déchéance ?

Enfin, je pense à ce qui se passe au-delà de nos frontières. Les droits de l'homme, le respect de sa personne physique et morale, sont-ils défendus comme ils le devraient chez certains de nos proches voisins ? L'Inde suivra-t-elle le courant ou sera-t-elle un point d'ancrage de la démocratie, voire une source d'espoir pour les autres, ses habitants se trouvant progressivement soulagés de leur faim et de leur soif, de leur dénuement et de leur solitude ?

La réponse à ces questions dépend de nombreux facteurs, entre autres de la qualité de notre vie politique – et de ce que beaucoup d'entre nous feront pour l'améliorer. Puissé-je conforter dans leurs vues ceux qui pensent comme moi et être conforté par eux, car je les sais nombreux !

NE EN 1934, marié et père d'une petite fille, Rajmohan Gandhi est le petit-fils du Mahatma et le fils de Devadas Gandhi, ancien directeur du quotidien *Hindustan Times*. Son grand-père maternel, dont il vient de publier la biographie, était Rajagopalachari, qui fut le premier gouverneur général de l'Inde indépendante. Après des études à l'université de Delhi, Rajmohan Gandhi reçoit une formation de journaliste en Grande-Bretagne. Il travaille ensuite durant plusieurs années avec Frank Buchman et Peter Howard dans de nombreux pays du monde, avant de se consacrer plus spécifiquement à son propre pays, dans le cadre du Réarmement moral. Il fonde en 1964 l'hebdomadaire *Himmat* dont il est depuis le principal éditorialiste ; il est aussi un des animateurs du centre du Réarmement moral d'Asia Plateau, à Panchgani, près de Pune. Il est l'ami de nombreux dirigeants politiques indiens et étrangers. Il n'y a aucun lien de parenté entre lui et Mme Indira Gandhi, l'ancien premier ministre et leader du Congrès. La circonscription électorale de Jabalpour, qui lui a été confiée par le parti Janata, se trouve non loin du centre géographique de l'Inde, dans l'Etat de Madhya Pradesh.

Le nouveau monde d'une couturière québécoise

« Je t'ai choisie pour une tâche à l'échelle du monde et ta vie sera plus riche que tu n'as jamais pensé ou espéré. »

C'était il y a plus de trente ans, durant la guerre, que notre interlocutrice a ressenti cet appel intérieur. « Ce fut très clair et cela ne m'a jamais quittée, même dans les moments difficiles » ajoute-t-elle.

Simple couturière québécoise, Simone Vuignier s'engageait alors de toute la force de sa foi catholique dans une nouvelle aventure, celle du Réarmement moral. Elle tenait sans doute cet esprit d'aventure de ses parents, qui avaient connu la « misère noire » dans la vallée de la Matapédia, défrichant la forêt et construisant de leurs mains leur maison de bois-rond, avant de commencer à cultiver la terre.

« Mon père est mort à trente-deux ans, quand j'avais moi-même tout juste deux ans, reprend-elle. Ma mère nous a amenés à Montréal, mon frère et moi, et elle a cherché du travail. N'ayant aucun métier, ne parlant pas l'anglais, elle eut beaucoup de mal et trouva finalement un emploi de couturière... qu'elle perdit au bout d'une semaine. D'une place à l'autre, elle a finalement trouvé une situation plus stable dans une manufacture de robes où, après quelques années, elle est devenue contre-maîtresse. Ce furent des années très pénibles, surtout pendant la grande dépression. Avec des petits voisins, j'allais au marché ramasser des légumes jetés à terre et je les rapportais à la maison : un chou par-ci, un navet par-là, quelques tomates, au grand désespoir de ma grand-mère qui croyait que je les avais volés. »

Peu à peu, la prospérité revient au foyer. Simone et son frère travaillent tous les deux. Leur mère s'est remariée. « C'est à ce moment-là que je suis devenue plus égoïste, raconte Simone, que je me suis retrouvée tout à fait insatisfaite. Ma vie manquait de sens. »

Se produit alors la rencontre qui allait tout mettre en place. Cela se passe durant la guerre. Invitée par une amie, Simone assiste à un spectacle présenté par des Canadiens anglais. Ce n'est pas tant le message patriotique qui frappe Simone, d'autant plus qu'elle comprend très mal l'anglais, mais « la conviction des gens et leur expression épanouie », et, surtout, le fait que ces anglophones, Canadiens et Britanniques, quand elle les rencontre à l'issue de la soirée, parlent un excellent français. Pour cette Québécoise, qui sait alors qu'on ne peut pas se faire servir en

français dans les grands magasins de sa ville de Montréal, c'est une révélation. « Ces gens avaient un but dans la vie : ils me manifestaient beaucoup d'amitié. » Quoi de plus, ils la mettent au défi, elle qui se croit bonne chrétienne, de mesurer sa vie à des principes moraux absolus : « J'étais catholique et j'avais des principes, certes, explique-t-elle, mais ma foi n'allait pas plus loin. Le Réarmement moral a été pour moi un agrandissement de ma foi. » Elle sent le besoin d'un changement total dans sa manière de vivre, et rien de moins. A la maison (« où je ne venais plus que pour manger ou dormir »), à l'usine (« où je ne prenais aucune responsabilité »), tout change. Elle devient déléguée d'atelier, se bat auprès de son patron « pour ce qui est juste », transforme l'atmosphère et les méthodes de négociations. Avec ses



compagnes de travail, la compétition vaine disparaît.

Jusqu'au jour où ses amis du Réarmement moral lui proposent de venir avec eux en tournée à travers le pays. « Allez, et l'esprit que vous avez apporté dans l'atelier, portez-le dans tout le Canada », lui dit simplement son patron.

« J'ai alors commencé à voir mon pays avec d'autres yeux, surtout « les Anglais ». J'inclus là-dedans tous les gens de langue anglaise : ils étaient pour moi les patrons, les exploités. » L'un d'entre eux impressionne particulièrement Simone : industriel du papier, tout anglophone qu'il était, il avait sensiblement amélioré le sort de ses ouvriers francophones.

Elle prend alors conscience de l'effrite-

ment qui menace son pays. Désormais, deux convictions l'animent : construire des ponts, « car il ne faut pas que nous fassions aux autres ce que les autres nous ont fait », et renoncer à son attitude de supériorité. Elle est consciente aussi du fait que les Québécois sont autant fautifs vis-à-vis des Amérindiens et des Inuits (Eskimos) que les Anglais vis-à-vis des francophones. Elle sait qu'il faut que de nouvelles relations s'instaurent entre tous, anglophones, francophones et descendants des premières populations, et que « cette bataille reste la même, que le Canada se divise ou non ».

Sans amarres

Simone Vuignier participe, dans de nombreux pays du monde, aux actions menées par les équipes du Réarmement moral. Elle met ses talents de couturière au service des pièces de théâtre qui servent de véhicule à ces actions et devient habilleuse et costumière. Elle se retrouve ainsi à Caux, où elle assiste aux débuts de la réconciliation franco-allemande ; au Kenya d'avant l'indépendance, où elle entend un jour des Anglais s'excuser auprès de détenus mau-mau et provoquer par là un retournement de situation ; à Atlanta, dans le sud des États-Unis, où une équipe interracial présente le spectacle *Le Couronnement de ma vie* à des auditoires mixtes pour la première fois dans l'histoire de la ville et prépare le terrain pour l'intégration raciale ; en Italie, dans la banlieue rouge de Milan, en France, en Allemagne, etc.

Souvent elle accompagne Frank Buchman dans ses voyages et s'émerveille du soin qu'il manifeste pour les gens, y compris pour ses parents, qu'il ne connaissait pourtant pas. Un jour, il profite d'un passage à Montréal pour aller leur rendre visite dans leur petit logement. « Du coup, mes parents ont mieux compris ce que je faisais, car ils n'avaient pas trouvé facile que je rompe toutes les amarres avec la vie professionnelle. » Elle n'oublie pas non plus que Frank Buchman, en 1932, a commencé sa première tournée au Canada par la ville de Québec : que donc, à ses yeux, le Réarmement moral est entré dans son pays par la bonne porte.

Aujourd'hui, Simone a repris une vie sédentaire, tout en gardant le même engagement. Elle doit s'occuper de sa mère bientôt nonagenaire. « Bien qu'il n'ait pas toujours été facile d'habiter toutes sortes d'endroits, de changer de lit tous les soirs, de ne pas avoir son foyer à soi, de vivre « dans ses valises » pendant trente ans, c'était passionnant. » Et elle se déclare prête à recommencer, si l'occasion se présente.

Pour Simone, le destin a tenu parole.

Propos recueillis par Philippe Lasserre

103 jeunes Japonais ont participé il y a vingt-deux ans à une conférence du Réarmement moral aux Etats-Unis. Que sont-ils devenus ?

Les fruits de la fidélité

Il y a vingt-deux ans, cent-trois responsables d'un mouvement de jeunesse japonais, le *Seinendan*, ont participé à une conférence du Réarmement moral aux Etats-Unis. Ils venaient des cinquante préfectures japonaises où le *Seinendan* comptait à l'époque quatre millions de membres, en majorité issus des milieux ruraux. Aucun d'entre eux ou presque ne parlait une autre langue que le japonais. Leur séjour a duré un mois. A-t-il laissé une marque durable sur ces jeunes et sur le Japon ? Ayant revu plusieurs d'entre eux au printemps dernier, je puis répondre que oui.

Ce qu'ils m'ont dit montre qu'ils ont appliqué les idées du Réarmement moral dans leur vie personnelle et publique. Nombreux sont ceux qui ont accédé à des postes de responsabilités. L'un d'entre eux est devenu président de l'assemblée législative de sa préfecture, plusieurs sont conseillers municipaux, un autre encore a présenté sa candidature à la mairie d'une grande ville : l'une des femmes est connue aujourd'hui dans le monde des affaires.

Si certains n'ont pas fait une carrière aussi brillante, ils ont compris qu'il existe dans la vie d'autres valeurs qui sont aussi importantes que le succès professionnel. Par exemple Tomi, fille de paysan et ancienne vice-présidente du *Seinendan* pour sa préfecture. Après son séjour aux Etats-Unis, elle a consacré cinq ans au travail du Réarmement moral et a tenu le rôle principal d'une pièce écrite et jouée par ses camarades et elle.

Elle est revenue ensuite à la petite ferme de ses parents : elle y habite encore. C'est là que je lui ai rendu visite. Son père est mort et elle s'occupe de sa mère âgée de quatre-vingt-huit ans et à moitié sourde. Leurs ressources sont maigres. Tomi travaille à la ferme, fait des travaux de couture et participe parfois à la construction des routes du village. « De ma fierté, il ne reste rien », dit-elle en souriant.

Au Japon, pour une femme, être célibataire est un sérieux handicap. Certains auraient bien voulu l'épouser, mais aucun ne lui parut être le bon parti. « Ce qui ne veut pas dire que je suis malheureuse », dit-elle et il suffit de regarder l'expression harmonieuse de son visage pour voir qu'elle dit vrai. « Si je ne suis pas mariée, c'est que Dieu l'a voulu ainsi, pense-t-elle, mais j'aimerais bien me marier. »

Pour beaucoup de gens, Tomi fait partie des Japonais les moins privilégiés. Mais les valeurs qui la portent et qu'elle incarne sont nécessaires au Japon. Son vœu le plus cher est de faire plus d'efforts pour les transmettre.

Le recours

Masakaku possède aujourd'hui une petite affaire de matériel électrique, il est aussi conseiller municipal de sa ville.

Un soir, il y a deux ans, au volant de sa voiture, il a renversé et tué un passant qui marchait dans le noir au bord de la route. Ce passant était marié et père de deux enfants. Masakaku est allé demander pardon à la famille de cet homme, mais celle-ci était pleine d'amertume et n'a jamais voulu que Masakaku vienne à l'enterrement.

Masakaku et sa femme ne savaient plus que faire. L'assurance de leur voiture était insuffisante et ils craignaient que les dommages demandés par la famille de la victime ne les conduisent à la ruine. De plus, ils ne voyaient aucun moyen de surmonter l'hostilité de ces gens. « Finalement j'ai eu recours à ce que j'avais appris aux Etats-Unis, dit-il : l'écoute de Dieu. J'ai fait silence et il m'est venu une idée très claire : retourne chez eux, demande leur pardon du fond de ton cœur et offre de faire tout ce qui est en ton pouvoir pour compenser la perte qu'ils ont subie. »

Cette fois, il fut bien accueilli. La famille du défunt décida de ne pas demander une indemnité qui mettrait Masakaku dans une situation financière difficile. Depuis, il leur rend visite une fois par mois, ce sont de vrais amis. « Je vous recommande de prendre régulièrement du temps pour écouter Dieu », dit Masakaku à ses amis.

Nombreux sont ceux qui ont parlé de ce que signifie pour eux la formation qu'ils avaient reçue aux Etats-Unis. Elle a permis au président de l'assemblée législative de la préfecture d'Aichi d'empêcher la scission du parti conservateur de sa région qui aurait été désastreuse. Le secrétaire du parti socialiste de Kagoshima a organisé des activités de groupe pour les enfants des écoles afin de contrebalancer l'aliénation dont ils souffrent à cause du climat de compétition qui règne dans leurs classes. « Les enfants rivalisent tant dans leurs études qu'ils en oublient ce que c'est que de faire quelque chose ensemble » dit-il. L'ancien vice-président du *Seinendan* de la préfecture d'Ibsaragi a aidé cinq jeunes Japonais, ces dernières années, à partir à l'étranger pour recevoir une formation du Réarmement moral.

Quinze responsables du *Seinendan* des années soixante se sont réunis cet été à Odawara, près de Tokyo. Cinquante autres ont écrit qu'ils regrettaient de ne pouvoir se joindre à eux mais qu'ils espéraient pouvoir le faire dans un proche avenir.

Les responsables du *Seinendan* qui ont pu mettre à l'épreuve le Réarmement moral préparent une rencontre plus importante pour le printemps 1980. De Hokkaido au nord à Kiyushu au sud, ces responsables, liés par leur appartenance au *Seinendan*, constituent un réseau solide. Dans ce pays assoiffé de valeurs morales, il se pourrait qu'ils aient un rôle important à jouer.

Jens Wilhelmsen



A Mackinac en 1957, avec des jeunes de tous les continents

LE RÉARMEMENT MORAL SUR LE TERRAIN

Pour le Cambodge

Dans la maison du Réarmement moral, à Boulogne-Billancourt, a eu lieu un dîner organisé par une réfugiée du Cambodge au profit de ses compatriotes. Cent-trente Français et Cambodgiens se sont mêlés autour des tables. Au cours de la soirée, une prière a été prononcée pour la paix et l'intégrité territoriale du Cambodge.

Les contributions financières des participants ont permis de réunir 15 000 FF, qui ont été remis à l'une des organisations fournissant des vivres aux réfugiés en Thaïlande et aux Cambodgiens à l'intérieur même de leur pays. Deux jeunes Français ont renoncé à leurs vacances de Noël et ont donné tout l'argent qu'ils avaient économisé pour cela.

Le Japon et les réfugiés d'Indochine

A la fin du mois d'octobre, une centaine de Japonais se sont retrouvés à Tokyo pour dresser le bilan de l'action du Réarmement moral au Japon. Participaient notamment à cette rencontre quelques-unes des soixante personnes qui ont représenté le Japon aux sessions de Caux en 1979.

Mme Yukiko Sohma, prenant la parole au côté d'un Laotien résidant à Tokyo, a fait appel à la solidarité des Japonais à l'égard des réfugiés indochinois. Mme Sohma a formé un comité national rassemblant les Japonais désireux d'aider les réfugiés et elle s'est donnée pour but de sensibiliser le gouvernement et le peuple japonais sur cette question.

Edition italienne

Le plus grand magazine italien, *Famiglia cristiana*, qui touche cinq millions de lec-

teurs chaque semaine, a mis en évidence dans sa rubrique « Un livre pour vous » l'ouvrage de Charles Piguët et Michel Sentis *Questo mondo nelle nostre mani* (*Ce monde que Dieu nous confie*, publié en français aux éditions du Centurion). L'article de présentation paraît en page trois du journal sous le titre « Des hommes nouveaux pour un monde renouvelé ».

Le même livre a été présenté à Gênes au cours d'un dîner et d'une soirée qui réunissaient les pères augustiniens d'une des paroisses de la ville, et une bonne soixantaine d'invités.

Des exemplaires de *Questo mondo nelle nostre mani* (Edizioni Paoline, Rome) peuvent être obtenus à nos adresses.

Théâtre dans la cathédrale

Nous avons parlé précédemment de la pièce de théâtre de Henry McNicol évoquant la vie et l'action de Keir Hardie, pionnier du mouvement travailliste britannique. Une représentation de ce spectacle a été donnée dans la cathédrale de Sheffield à l'invitation du pasteur et en présence du maire et du vice-président du conseil régional. On remarquait aussi un bon nombre de mineurs et d'ouvriers de la métallurgie. Après la représentation, un échange a eu lieu entre les spectateurs et la troupe composée d'enseignants, d'ouvriers, de mères de famille et de militants syndicaux. A trois reprises, la radio locale a retransmis des interviews d'acteurs.

Le spectacle, qui illustre le combat d'un homme pour la justice dans une Chambre des Communes jusque-là dominée par une élite fortement conservatrice, a été représenté pendant une semaine à Londres à quelques pas du Parlement.

Une autre pièce de théâtre montée par le Réarmement moral et mettant en scène la vie du moine irlandais Co-

lumba a été donnée dans la salle de réunion de la cathédrale de Westminster à l'invitation de diverses personnalités dont le vicaire général du diocèse anglican.

« Oratorio pour notre temps » à Malte...

Fidèles à la tradition chrétienne de leur île, des Maltais ont pris l'initiative de présenter l'*Oratorio pour notre temps* à leurs compatriotes dans la plus grande église de leur pays. Trois mille personnes ont assisté aux deux représentations, parmi elles l'archevêque, des dignitaires de l'Eglise, et beaucoup de jeunes, dont plusieurs ont témoigné par la suite de la profonde impression que l'œuvre avait laissée en eux.

L'auteur du livret, Francoise Caubel, était venue avec un ménage d'Orléans pour soutenir cette initiative.

... et à Arras

Mlle Caubel s'est rendue ensuite dans le nord de la France, où la mairie d'Arras

avait inscrit l'oratorio au programme de la Semaine culturelle.

C'est dans l'église Saint-Sauveur, comble, que les 150 choristes de quatre chorales locales ont donné cette représentation sous la direction du compositeur Félix Lisiecki, en présence du maire de la ville et de certains conseillers municipaux. Mgr Beilliart, président de l'Académie des Beaux Arts d'Arras*, a présenté l'œuvre en soulignant que celle-ci était née de l'expérience spirituelle des deux auteurs. Les spectateurs, dont certains durent rester debout dans le porche d'entrée, ont applaudi à plusieurs reprises.

Pour le correspondant de la *Voix du Nord*, qui écrivait le 4 décembre un article intitulé : « L'Oratorio pour notre temps : la sincérité et la foi », cette œuvre représentait « un essai, sympathique et intéressant, de donner une vigueur nouvelle à une musique religieuse qui en a bien besoin et n'arrête pas de se chercher des moyens d'expression modernes et de qualité ».

(*) L'Académie des Beaux-Arts d'Arras a couronné récemment Félix Lisiecki pour son œuvre musicale.

Félix Lisiecki dirigeant l'orchestre lors de l'exécution de son œuvre à Arras. Au premier plan, on remarque le chanteur noir américain John Littleton, qui a interprété le rôle principal de l'oratorio



changer

CAMPAGNE 80

Le grand intérêt suscité parmi nos lecteurs par le nouveau titre et la nouvelle présentation de notre revue nous encourage à lancer une vaste campagne d'abonnements à laquelle vous pourrez tous vous associer.

« Changer » reflète un état d'esprit, une vue sur le monde, une perspective d'espoir. La campagne que nous vous proposons vous permet d'en faire profiter vos amis et connaissances. Elle est d'autre part indispensable à la saine gestion et au développement de notre mensuel. Nous comptons sur vous et vous remercions d'avance.

La rédaction

COMMENT PROCEDER :

1) Inscrivez au verso de cette page, dans les cases prévues à cet effet, les noms et adresses de ceux de vos amis à qui vous aimeriez faire connaître « Changer ». (Etablissez un double de votre liste. Cela vous aidera quand vous voudrez annoncer la campagne à vos amis).

Ils recevront alors les numéros de mars, avril et mai 1980, suivis d'une lettre leur proposant de souscrire un abonnement.

2) Inscrivez votre nom et votre adresse dans la case en grisé.

3) Découpez cette feuille et envoyez-la avant le 30 janvier 1980 à l'une des quatre adresses suivantes, selon le pays où vous habitez :

Belgique

Changer
c/o M. Fernand Maton
123, rue Théodore Decuyper
Boîte 39
1200 Bruxelles

Suisse

Changer
Case postale 3
1211 Genève 20

Canada

Changer
387, Chemin de la
Côte Sainte-Catherine
Montréal
Québec H2V 2B5

France et autres pays

Changer
68, Bld Flandrin
75116 Paris

Voir au verso

**Inscrivez ici les noms et adresses des
destinataires de la campagne de promotion. MAJUSCULES s.v.p.**

M./Mme/Mlle Nom : Prénom : N° ... Rue Code postal : Ville ou bureau distributeur : Pays :	M./Mme/Mlle Nom : Prénom : N° ... Rue Code postal : Ville ou bureau distributeur : Pays :
M./Mme/Mlle Nom : Prénom : N° ... Rue Code postal : Ville ou bureau distributeur : Pays :	M./Mme/Mlle Nom : Prénom : N° ... Rue Code postal : Ville ou bureau distributeur : Pays :
Liste envoyée par : M./Mme/Mlle Nom : Prénom : N° ... Rue Code postal : Ville ou bureau distributeur : Pays :	M./Mme/Mlle Nom : Prénom : N° ... Rue Code postal : Ville ou bureau distributeur : Pays :

Liste à découper et à envoyer avant le 30 janvier 1980 à l'une des quatre adresses indiquées.



Bruxelles et les Belges

A l'écoute les uns des autres

Un lecteur belge nous envoie ses impressions à la suite de deux rencontres qui ont eu lieu récemment à Bruxelles entre compatriotes de diverses origines.

Plus personne n'ignore le malaise profond qui mine notre pays, au niveau de ses relations entre communautés de langue française et de langue néerlandaise. Ce malaise, qui s'exprime officiellement sur le plan politique, s'insinue progressivement dans tous les autres domaines de la vie sociale.

Devenue pomme de discorde de la Belgique, Bruxelles fait figure d'agglomération assiégée pour les uns, tandis que pour d'autres, elle n'est pas la capitale où tous les Belges se sentiraient chez eux.

Pendant ce temps, paradoxalement, Bruxelles est de plus en plus la capitale administrative de l'Europe. A ce titre, elle attire chaque jour dans ses murs de nouvelles délégations diplomatiques, commerciales, financières, venues de tous les continents. Siège de l'organisation de toute la défense occidentale, Bruxelles voit converger vers elle un réseau d'autoroutes unique en Europe par sa densité et son équipement.

Dans cette conjoncture, quelques Belges ont décidé de se rencontrer, dans l'agglomération bruxelloise précisément, pour chercher en dehors des sentiers de la politique et des schémas culturels, quelques pistes nouvelles dans le sens de la réconciliation.

Appliquer la dynamique chrétienne

Deux premières rencontres ont eu lieu, l'une à Schaerbeek, l'autre à Woluwe-Saint-Lambert, les 5 et 22 novembre derniers, groupant chaque fois une douzaine de participants néerlandophones et francophones, presque tous bilingues, de sorte que chacun pouvait s'exprimer dans sa propre langue et être compris. Une assemblée réduite, certes, mais néanmoins significative par sa diversité : femmes et hommes, jeunes et adultes, prêtres et laïcs, catholiques et protestants, manuels et intellectuels, couples et célibataires.

Comme dénominateur commun, nous voulions essayer d'appliquer la dynamique chrétienne, dans sa dimension la plus large possible, à une situation de plus en plus contraignante pour la collectivité. En d'autres mots, chercher quel est le plan de Dieu, aujourd'hui, pour les Belges et pour les Bruxellois en particulier.

Après avoir prié dans nos deux langues, chacun s'est présenté, donnant son témoignage personnel. Un authentique dialogue s'est rapidement noué, où des élans positifs ont trouvé à s'exprimer : référence à la charité, désir de s'accepter pleinement dans la diversité, souci d'une réelle appréciation de l'« autre » dans toute sa personnalité. Les témoignages personnels ont été très éclairants à cet égard. Comme celui de ce couple flamand-wallonne : fiancés, ils s'écrivaient chacun dans la langue de l'autre.

D'autres ont, à l'aide d'expériences personnelles, dégagé les implications sociales attachées à l'appartenance à l'un ou l'autre groupe linguistique : le jeu du snobisme ou celui du conformisme, ou encore celui de la peur réciproque.

Des chrétiens ont ressenti comme une douleur les séparations en deux communautés linguistiques à l'intérieur des paroisses bruxelloises. Et l'une des participantes d'ajouter : « C'est la première fois que j'ose en parler en groupe. »

Certains ont dit leur impuissance personnelle face à l'ampleur du problème, tout en plaçant de l'espoir dans une communion qui se veut explicitement au service du Christ. Un diacre n'a pas fait mystère de son ultime recours : une heure de prière chaque jour.

Refuser le consensus provisoire

Lorsqu'il arrive que des personnes appartenant à deux factions opposées se rencontrent, deux tentations différentes les guettent : la première, c'est de s'affronter. La seconde, c'est d'établir un consensus provisoire entre elles et de déplacer la responsabilité du conflit vers des absents, en l'occurrence les hommes politiques. Notre réunion n'a pas échappé à la seconde de ces tentations.

C'est là qu'il nous a fallu faire l'effort – que l'on pourrait qualifier de spécifiquement démocratique – d'assumer personnellement les comportements de nos hommes politiques, de tous nos hommes publics, en répercutant ces comportements au plus profond de nous-mêmes, jusqu'à ce que nous découvrions dans notre propre conscience les reflets, parfois minuscules mais réels et personnels, des situations fausses que nous dénonçons au niveau collectif.

S'engageant concrètement dans cette voie, un participant francophone a reconnu que, quoique connaissant le néerlandais, il avait énergiquement refusé de le parler durant les dix années où il avait vécu à Louvain. « J'ai ainsi été un de ceux qui ont creusé le fossé que nous déplorons aujourd'hui, et j'en demande pardon aux Flamands ici présents » dit-il. Il ajouta : « J'ai beaucoup appris, ces derniers temps, sur l'oppression subie par nos frères flamands, dans leur culture, depuis 1830 et je me sens fier, en tant que Belge, d'être uni à ce peuple qui a lutté avec une telle énergie pour préserver son identité culturelle. »

Poursuivre les contacts

Il s'est présenté ensuite un moment où, presque spontanément, nous avons fait silence pour nous mettre à l'écoute de ce Dieu vivant dont nous désirons faire la volonté.

Un jeune Flamand, engagé dans la vie publique, a dit : « C'est réellement de la haine que l'on sent grandir dans les relations. Il faut faire quelque chose pour renverser ce sentiment. »

Un Bruxellois flamand, qui s'était jusqu'alors exprimé en français, s'est soudain mis à parler sans honte en un bruxellois dialectal plein de saveur.

Un autre a dit sa volonté de « devenir morceau d'un pont » entre deux communautés.

Un des animateurs a conclu par un vibrant appel à poursuivre le contact dans des actions concrètes, bien concertées, notamment à l'égard des mass-media.

Deux thèmes s'esquissent déjà pour les rencontres suivantes :

1) Ce n'est pas sur nos propres forces que se bâtira la réconciliation nécessaire, mais ce sera le travail de l'Esprit, au travers de chacun de nous, si nous acceptons d'en payer courageusement le prix.

2) Bruxelles a, dans ce pays, un défi passionnant à relever. Des Bruxellois vont se mobiliser pour assumer pleinement la destinée de leur ville. Ils auront de la sorte un témoignage crédible à exporter, dans un monde qui souffre d'un angoissant besoin d'unité.

Fernand Maton
Woluwe-Saint-Lambert

LA FRANCE AGRICOLE